

# CAHIERS STAËLIENS

Madame de Staël et le Groupe de Coppet

NOUVELLE SÉRIE

N° 63 – 2013

## Écritures intimes dans le Groupe de Coppet

PARIS

SOCIÉTÉ DES ÉTUDES STAËLIENNES

*Diffusion* : Éditions Honoré Champion, Paris – Éditions Slatkine, Genève

par le corpus staëlien dans la promotion d'un nouveau modèle biographique, au nom du principe défendu par Staël à propos de Herder : « L'homme de génie intéresse davantage quand il se montre tel qu'il est<sup>72</sup> ».

François ROSSET \*

## LE PERSONNAGE SELON BENJAMIN CONSTANT

Tout au long de son parcours intellectuel acharné et sinueux, Benjamin Constant n'a cessé de fréquenter les œuvres des philosophes ; mais il n'a pas écrit de traité de philosophie à proprement parler. Il n'en va pas différemment pour la littérature qu'il a pratiquée dans le spectre le plus large des genres possibles, sans avoir jamais donné d'ouvrage de fond sur la littérature, ses formes, les conditions de sa production, son histoire, sa valeur, ses enjeux.

Bien sûr, on pourrait rappeler que son rôle n'a certainement pas été négligeable dans la conception de *De la littérature dans ses rapports avec les institutions sociales* que M<sup>me</sup> de Staël publia en 1800, inaugurant de la sorte l'ère de la pensée théorique moderne sur la littérature. On a pu prouver la participation de Constant à l'écriture de *Des circonstances actuelles*, entre 1798 et 1803<sup>1</sup> ; on sait qu'en donnant forme à sa pensée, M<sup>me</sup> de Staël a toujours été inspirée par les discussions qu'elle conduisait sans cesse avec ses proches ; on constate aussi que plus d'une page de *De la littérature* se trouve reprise presque mot pour mot dans certains propos publiés par Constant. Pour autant, il ne faudrait pas aller jusqu'à soupçonner que ce dernier aurait pu se réclamer co-auteur caché du fameux ouvrage de son amie. Nous verrons même qu'au-delà des

\* Université de Lausanne.

<sup>1</sup> Voir Lucia Omacini et Roswitha Schatzer, « Quand Benjamin Constant travaille sur les papiers de M<sup>me</sup> de Staël : le cas de la "Copie" des *Circonstances actuelles* », in Françoise Tilkin (éd.), *Le Groupe de Coppet et le monde moderne*, actes du V<sup>e</sup> colloque de Coppet, Genève, Droz, 1998, p. 59-82.

<sup>72</sup> *De l'Allemagne*, t. II, p. 65.

convictions qui leur sont communes, leurs conceptions respectives de la littérature se distinguent autant qu'elles se ressemblent.

Il faut dire encore, avec tout autant d'évidence, que si nous n'avons pas de traité de Constant sur la littérature, ce n'est pas parce que notre auteur ne l'aurait ni voulu, ni projeté. Au contraire. On connaît ces très intéressants fragments d'un ouvrage sur les rapports de la littérature avec la liberté, qui annoncent un *opus* fort prometteur, réorientant dans une direction particulière un des chapitres du *De la littérature* de M<sup>me</sup> de Staël intitulé justement « De la littérature dans ses rapports avec la liberté ». Malheureusement, ce livre est resté à l'état de projet, mais celui-ci est tout de même suffisamment documenté pour qu'on puisse en imaginer les développements possibles. Il y a un manuscrit d'une quinzaine de pages qui expose déjà ce projet avec une certaine fermeté – ce sont les fragments évoqués à l'instant<sup>2</sup>, ainsi que des fiches de travail qui donnent une idée de ce qui aurait pu être<sup>3</sup> ; et il y a aussi un article publié en 1817 dans le *Mercur de France*, intitulé lui aussi, comme en guise d'hommage à l'amié récemment disparue, « De la littérature dans ses rapports avec la liberté ». Mais cet article laisse à son tour le lecteur d'aujourd'hui sur sa faim, puisqu'il constitue le

<sup>2</sup> Ce manuscrit conservé à la BNF (N.a.fr 14362, f° 31-51) a été publié à trois reprises : par Axel Blaeschke, « Littérature et liberté : l'engagement selon Madame de Staël et Benjamin Constant », in Simone Balayé et Jean-Daniel Candaux (dir.), *Le Groupe de Coppet*, actes et documents du II<sup>e</sup> Colloque de Coppet, Genève et Paris, Slatkine et Champion, 1974, p. 417-447 ; par Kurt Kloocke, « Une étude littéraire inachevée de Benjamin Constant : les *Fragments d'un essai sur la littérature dans ses rapports avec la liberté* », *Annales Benjamin Constant*, 1, 1980, p. 173-200 ; par Michel Delon dans les *Œuvres complètes* de Benjamin Constant (ci-après *OCBC*), t. III, dirigé par Paul Delbouille et Martine de Rougemont, Tübingen, Niemeyer, 1995, p. 489-519.

<sup>3</sup> Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne, Co 4440 et 4441. Ces fiches ont été publiées dans *OCBC*, t. XXXIII, dirigé par François Rosset, Berlin, De Gruyter, 2012, p. 525-532.

premier volet d'un texte dont la suite, pourtant annoncée, n'aura jamais été publiée, ni même probablement rédigée<sup>4</sup>. Il en va donc de la littérature comme de la perfectibilité : c'est une préoccupation permanente de Constant, un des axes majeurs autour desquels s'articule sa pensée, l'objet d'un important ouvrage prévu, mais finalement non écrit. La religion, autre notion capitale pour lui, aura eu, si l'on peut dire, plus de chance, puisqu'au bout de quarante ans de travaux d'approche sans cesse replanifiés et recommencés, elle finira par donner lieu, elle, à la somme que nous connaissons, mais qui n'aura reçu sa forme achevée qu'à la toute fin de la vie de Constant<sup>5</sup>. Comme s'il n'y avait plus eu d'énergie disponible pour d'autres grands traités.

Il y a encore bien des endroits, dans les écrits de l'auteur d'*Adolphe*, où s'exprime sa conception de la littérature. Les préfaces au célèbre roman, bien sûr<sup>6</sup>, mais aussi les comptes rendus qu'il a donnés sur divers ouvrages – et notamment les deux romans de M<sup>me</sup> de Staël<sup>7</sup> –, les pages des journaux intimes qui consignent ses réactions de lecteur<sup>8</sup>, les notes – elles aussi demeurées sans suite – pour un ouvrage sur la littérature du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>9</sup>, les passages consacrés aux écrivains dans les *Principes de politique* comme dans

<sup>4</sup> Voir *OCBC*, t. XXXIII, *op. cit.*, p. 89-95 et 313-321.

<sup>5</sup> *De la religion considérée dans sa source, ses formes et ses développements*, Paris, Bossange et Treuttel & Würtz, 1824-1831 (5 vol.). En attendant la publication de ce traité dans les *OCBC*, voir l'édition donnée par Étienne Hofmann et Tzvetan Todorov, Arles, Actes Sud, 1999.

<sup>6</sup> *OCBC*, t. III, *op. cit.*, p. 99-104 et 191-198.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 899-1123. Voir à ce sujet Kurt Kloocke, « Benjamin Constant critique littéraire », *Annales Benjamin Constant*, 17, 1995, p. 169-177.

<sup>8</sup> *OCBC*, t. VI, dirigé par Paul Delbouille et Kurt Kloocke, Tübingen, Niemeyer, 2002 et *OCBC*, t. VII, dirigé par Paul Delbouille et Kurt Kloocke, Tübingen, Niemeyer, 2005, *passim*.

<sup>9</sup> *OCBC*, t. III, *op. cit.*, p. 521-529.

d'autres textes politiques<sup>10</sup>, les articles et discours portant sur la question de la liberté de la presse<sup>11</sup>, la préface à *W'allstein*<sup>12</sup>, etc. On voudra d'ailleurs bien accorder toute l'attention qu'il mérite à ce *etc.* Car pour ce sujet comme pour tant d'autres, la lecture systématique de Constant montre que son œuvre si multiple et variée n'apporte au fond qu'une série de variations et d'éclairages différenciés sur un certain nombre de valeurs et de principes qui sont à la fois esthétiques, politiques, philosophiques et moraux. « Défendre quarante ans le même principe » comme il le dit avec une si légitime fierté à l'ouverture de son dernier livre, les *Mélanges de littérature et de politique* de 1829<sup>13</sup>, c'est justement cela : définir et défendre les éléments d'un cadre social qui garantirait les meilleures conditions possibles à l'individu qui agit, qui entreprend, qui écrit, qui pense sa condition contingente et transcendante, qui s'engage, qui cherche, qui voyage, bref, qui jouit de sa liberté.

S'agissant des conceptions de Constant relatives à la littérature, les leçons que nous apportent ces fameux *Mélanges de littérature et de politique* ne viennent que confirmer cette observation générale qui vient d'être énoncée. Rappelons tout d'abord que ce recueil a été composé par Constant dans des circonstances mal connues, peut-être pour favoriser une nouvelle candidature de sa part à l'Académie française, plus sûrement en vue de laisser une sorte de bilan, alors qu'il se voyait fatalement assailli par diverses affections, toutes plus graves les unes que les autres, qui allaient d'ailleurs

<sup>10</sup> OCBC, t. V, dirigé par Kurt Kloocke, Berlin, De Gruyter, 2011, *passim*.

<sup>11</sup> Voir en particulier OCBC, t. IX, dirigé par Olivier Devaux et Kurt Kloocke, Tübingen, Niemeyer, 2001, p. 31-187. Et à ce sujet, voir notamment Lucien Jaume, « La conception doctrinaire de la liberté de la presse », in Dario Roldán (éd.), *Guizot, les doctrinaires et la presse 1820-1830*, Paris, Fondation Guizot-Val Richet, 1994, p. 111-123.

<sup>12</sup> OCBC, t. III, *op. cit.*, p. 549-609.

<sup>13</sup> OCBC, t. XXXIII, *op. cit.*, p. 145.

l'emporter une quinzaine de mois après la publication du livre<sup>14</sup>. Composés dans une certaine précipitation, ces *Mélanges* contiennent vingt textes choisis par Constant parmi ses productions antérieures en vue d'illustrer de façon représentative les principales thématiques comme les formes de son engagement d'écrivain, de penseur et d'homme politique.

On pouvait s'attendre à trouver des réflexions sur la littérature dans plusieurs de ces textes : sur les origines de la philosophie à Rome, sur M<sup>me</sup> de Staël et ses ouvrages, sur la Guerre de Trente ans et le théâtre allemand, sans parler naturellement du chapitre qui reprend l'article inachevé sur la littérature dans ses rapports avec la liberté. Mais on trouve aussi des échos d'une telle réflexion dans les deux chapitres consacrés à la religion, dans celui qui rassemble l'essentiel des pensées de Constant sur la perfectibilité et dans quelques autres encore. Bref, comme il a été dit plus généralement pour l'ensemble de l'œuvre, un même objet de pensée ne se cantonne jamais, chez Constant, dans les limites d'une pièce, d'un texte qui lui serait directement consacré. Cette pensée manifeste une propension permanente à la diffracton et à la recomposition.

Parler de la littérature dans ses rapports avec la liberté, c'est évidemment placer la réflexion sous l'éclairage du social et du politique. M<sup>me</sup> de Staël avait fait de même dans *De la littérature* en étudiant, dans une perspective historique, les conditions globales, tant climatiques et économiques que culturelles, confessionnelles et politiques, dans lesquelles s'est ancrée la production littéraire dans les différentes parties de l'Europe. Approche différenciée et comparative, focalisée essentiellement sur la dimension collective de la littérature : les contextes, les tendances, les formes et les sujets

<sup>14</sup> Pour des précisions sur les circonstances qui ont présidé à l'élaboration et à la publication de ce livre, voir notre introduction au volume XXXIII des OCBC, *op. cit.*, p. 13-21.

dominants<sup>15</sup>. Constant, je viens de le dire, suit la même pente dans son enquête inachevée sur les rapports entre littérature et liberté. Il y considère les relations complexes entretenues par les écrivains avec les gouvernants dont ils ont dépendu aux différentes périodes de l'histoire. Deux époques sont particulièrement significatives : le siècle d'Auguste et le siècle de Louis XIV, le lecteur devant naturellement comprendre que ces deux souverains absolus sont les emblèmes de tout pouvoir autoritaire, celui de Napoléon n'étant que le dernier en date, avant le retour possible d'un despotisme dans les temps incertains de la Restauration. Auguste et Louis XIV sont encore d'actualité, comme ombres funeste du pire qui, en politique, est toujours à prévoir.

Pourtant, malgré ce chapitre qui ne laisse aucun doute sur la préoccupation essentiellement politique de son auteur, les *Mélanges de littérature et de politique* laissent entrevoir aussi une autre perspective. Et c'est là que s'impose la notion de personnage.

Le chapitre consacré à M<sup>me</sup> de Staël et à ses ouvrages est une récomposition très remarquable de plusieurs textes écrits par Constant dans différentes circonstances : la publication de *Corinne ou l'Italie* (1807), la mort de M<sup>me</sup> de Staël (1817), les publications posthumes des *Considérations sur la Révolution française* (1818) et des *Dix années d'exil* (1821). Ce qui nous intéresse ici particulièrement, ce sont les pages consacrés à *Corinne*, ce roman qui, selon le mot de Constant « a créé, pour ainsi dire, une ère nouvelle dans la littérature française »<sup>16</sup>. Ces pages avaient été publiées déjà au moment de la parution du roman, sous la forme d'un vaste compte rendu qu'on peut apprécier encore aujourd'hui comme un véritable

<sup>15</sup> À propos de *De la littérature* de Staël, voir le dossier réuni par Axel Bjaeschke dans son édition de ce texte, Paris, Classiques Garnier, 1998.

<sup>16</sup> OCBC, t. XXXIII, *op. cit.*, p. 269.

chef-d'œuvre de critique littéraire<sup>17</sup>. Non seulement les principaux enjeux esthétiques du roman y sont exposés avec la plus grande acuité, mais on voit aussi se déployer en filigrane une réflexion plus générale qui ressemble bien à une ébauche de théorie du personnage.

Cette théorie, à première vue, n'annonce rien de novateur. Elle postule d'abord une conception *dramatique* de la fiction narrative où les personnages sont des *caractères* dont la crédibilité se mesure au degré de vraisemblance qu'ils présentent et à leur capacité à porter un message d'orientation morale. Mais c'est dans ce cadre très attendu que Constant propose des développements nouveaux qui tiennent principalement à l'attention qu'il porte à la singularité des individus. Ainsi, le personnage a beau être le produit de choix opérés par son créateur qui lui confère l'âge le plus adéquat, la nationalité qui semble le mieux convenir à ce qu'il est censé représenter, ainsi que toutes les dispositions requises par les exigences de la vraisemblance, il ne saurait cependant être un de ces caractères convenus, une marionnette ou, comme le dit Constant, un de ces « instruments qu'il [l'auteur] refond, qu'il polit, qu'il lime, qu'il corrige sans cesse, et qui perdent par là du naturel, et par conséquent de l'intérêt » (282).

Ainsi, la vraisemblance que le personnage doit servir ne se mesure pas à la concordance de ses agissements par rapport aux attentes du lecteur moyen. Elle relève de l'adéquation du personnage avec l'idée ou les idées centrales qui sont l'enjeu même du roman. Quelles sont ces idées ? Il y en a principalement de deux ordres : idées esthétiques d'abord, qui postulent notamment l'autonomie que les personnages les plus crédibles finissent par acquérir par rapport à leur créateur : « Des individus auxquels il

<sup>17</sup> Voir Simone Balayé, « Benjamin Constant, lecteur de *Corinne* », in Pierre Cordey et Jean-Luc Seylaz (éds), *Benjamin Constant*, actes du Congrès Benjamin Constant, Genève, Droz, 1968, p. 188-199.

[l'auteur] obéit, pour ainsi dire, après les avoir créés, parce qu'ils ont reçu de son talent une véritable existence, et qu'il n'en n'est pas plus le maître qu'il ne serait le maître d'individus doués d'une vie réelle<sup>18</sup> ». Secondement : idées morales qui promeuvent, contre la rigoureuse prédominance des axiomes et des règles, l'aspiration au-delà du commun, le dépassement de soi, l'esprit de sacrifice, la profonde vérité des émotions, l'enthousiasme et le génie, bref, tout ce que Constant, en d'autres lieux, fera converger pour définir ce qu'il appelle le « sentiment religieux ».

Dans le roman qui « ne doit pas avoir un but moral, mais un résultat moral<sup>19</sup> », le personnage n'est pas là pour porter les leçons attendues d'une morale commune comme un protagoniste d'une fable de La Fontaine – la comparaison est de Constant<sup>20</sup> – ; au contraire, à l'instar de Corinne, le personnage incarne les richesses de l'individu dans tout ce qu'elles ont d'incompatible avec les contraintes établies par les conventions sociales. On pourrait dire en somme que ce personnage est à la société ce que le roman devrait être à la masse des productions bridées par les règles. Ce discours, en 1807, avait quelque chose de revendicateur et de militant ; en 1829, quand il est repris dans les *Mélanges de littérature et de politique*, il vient corroborer le triomphe des romantiques. Constant devait avoir une satisfaction toute particulière à le reprendre alors, au motif de célébrer la mémoire de Madame de Staël, et de constater que ses propos qui avaient été d'avant-garde pouvaient être repris tels quels comme discours désormais dominant.

On peut formuler les mêmes observations à propos d'un autre chapitre des *Mélanges*, le douzième, intitulé « De la guerre de Trente ans, de la tragédie de *Wallstein* par Schiller et du théâtre allemand ».

<sup>18</sup> OCB, t. III, *op. cit.*, p. 272.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 273.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 271.

Là encore, c'est un texte qui propose des vues parfaitement assorties aux idées de la révolution romantique, mais qui avaient été déjà formulées une vingtaine d'années auparavant. C'est la reprise presque intégrale de la préface à *Wallstein*, écrite par Constant en 1809, où se développe une comparaison entre le théâtre français, engoncé dans des règles jugées obsolètes, et le théâtre allemand, beaucoup plus libre et, par là, plus inventif, mais surtout plus à même de s'ajuster aux attentes et aux préoccupations des contemporains. Dans cette optique, les considérations développées sur le personnage sont particulièrement intéressantes. Ce ne sont pas des réflexions systématiques ou normatives dont on pourrait inférer une marche à suivre pour constituer un personnage moderne de théâtre, mais une série d'observations plus anthropologiques que proprement dramaturgiques dont l'enjeu central porte sur la question de la représentation de la personne humaine, de l'individu.

Quand il considère les principales composantes d'une pièce de théâtre, Constant opère une distinction où ce qu'il appelle à nouveau – d'une manière assez ambiguë – les *caractères* s'oppose aux passions pour établir deux catégories différentes de tragédies : celles, qui, à l'exemple des œuvres de Racine, mettent en jeu exclusivement une passion, sans que les personnages soient dotés d'une individualité propre, et celles qui, suivant le modèle de Shakespeare comme de la plupart des pièces allemandes, mettent en confrontation des passions avec les dispositions particulières de personnages fortement marqués que Constant appelle justement, dans une acception assez embarrassante, des *caractères*. Le terme s'avère couvrir chez lui le contraire de ce qu'il désigne dans le vocabulaire courant du théâtre : il ne s'agit pas d'un de ces types ou personnages typés dont il parlait à propos de *Corinne* pour montrer justement la singularité de l'héroïne de M<sup>me</sup> de Staël par rapport aux figures convenues, aux marionnettes. Au contraire, le caractère entendu ici par Constant correspond à un individu représenté avec



toutes les particularités qui le distinguent, ses incohérences, la complexité de son *caractère* au sens psychologique.

Il n'est pas difficile de comprendre le penchant qu'il pouvait éprouver en faveur d'une littérature plus prompte à exhiber les particularités des individus qu'à incarner seulement dans des personnages des passions, des idées, des valeurs ou encore, comme le dit M<sup>me</sup> de Staël dans *De l'Allemagne*, « des figures abstraites représentant des vertus et des crimes qui luttent ensemble pour ainsi dire allégoriquement<sup>21</sup> ». Quand Constant parlait de cela en 1809, il est évident qu'il pensait à ce régime politique subi par lui et par rapport auquel Coppel était devenu lieu de résistance : « L'originalité est toujours le résultat de l'indépendance. À mesure que l'autorité se concentre, les individus s'effacent. Toutes les pierres taillées pour la construction d'une pyramide et façonnées pour la place qu'elles doivent remplir prennent un extérieur uniforme. L'individualité disparaît en l'homme, en raison de ce qu'il cesse d'être un but, et de ce qu'il devient un moyen : cependant l'individualité peut seule inspirer de l'intérêt [...] »<sup>22</sup>. En ce temps où, selon le mot de M<sup>me</sup> de Staël, « le joug de l'autorité et l'esprit d'imitation étaient imposés à la littérature, comme le journal officiel dictait les articles de foi en politique<sup>23</sup> », sous un régime que Constant et ses amis de Coppel n'hésiteront jamais à comparer aux tyrannies antiques ou à l'absolutisme, les produits tolérés de l'art ne sauraient que reproduire le modèle imposé pour la société et pour l'homme lui-même.

<sup>21</sup> *De l'Allemagne*, 1810, rééd. S. Balayé, Paris, GF, 1968, t. II, p. 267.

<sup>22</sup> OCBC, t. XXXIII, *op. cit.*, p. 341. Voir l'étude de Kurt Kloocke, « L'idée de l'individualité dans les écrits politiques de Benjamin Constant », *Annales Benjamin Constant*, 29, 2005, p. 143-158.

<sup>23</sup> *Considérations sur la Révolution française*, posthume 1818, rééd. J. Godechot, Paris, Tallandier, 1983, p. 419.

Certes, en 1829, cette façon de fonder des considérations sur le personnage dramatique dans une pensée politique demeurerait encore d'actualité, mais on peut y voir aussi une cohérence plus profonde et plus intime. Parmi les différences majeures que relève Constant entre le théâtre allemand et le théâtre français, il y a cette opposition entre la concentration sur un moment crucial de l'existence du personnage – caractéristique du théâtre français – et l'amplitude d'un récit prêt à saisir l'entier d'une vie : « Quand je dis qu'ils [les Allemands] peignent une vie entière, je ne veux pas dire qu'ils embrassent dans leurs pièces toute la vie de leurs héros ; mais ils n'en omettent aucun événement important ; et la réunion de ce qui se passe sur la scène et de ce que le spectateur apprend par des récits ou par des allusions forme un tableau complet, d'une scrupuleuse exactitude<sup>24</sup> ». Le personnage y apparaît alors dans toute la complexité des contradictions qui le traversent, tel le héros créé par Constant lui-même : « Je m'étais proposé, à l'exemple de Schiller, de peindre Wallstein à peu près tel qu'il était, ambitieux à la vérité, mais en même temps superstitieux, inquiet, incertain, jaloux du succès des étrangers dans sa patrie, lors même que leurs succès favorisaient ses propres entreprises, et marchant souvent contre son but, en se laissant entraîner par son caractère<sup>25</sup> ».

Chez Schiller et, plus généralement, chez les Allemands, Constant trouve un modèle qu'il connaît parfaitement et qu'il n'a cessé de revendiquer pour caractériser la personne humaine en général. « Il n'y pas d'unité complète dans l'homme », écrit-il dans *Adolphe*<sup>26</sup> et quand il parle du sujet humain, les prédicats qui viennent le plus souvent sous sa plume sont *mobilité*, *bizarrie*, *confusion*, *labilité*, *vacillation*, *mélange* : son œuvre est remplie de ces affirmations qui sont d'abord fondées sur l'expérience de cet

<sup>24</sup> OCBC, t. XXXIII, *op. cit.*, p. 349

<sup>25</sup> OCBC, t. XXXIII, *op. cit.*, p. 345.

<sup>26</sup> OCBC, t. III, *op. cit.*, p. 119.

homme qui n'a cessé de s'observer soi-même en déplorant ses propres faiblesses et incohérences avant de reporter ce constat sur le genre humain en général. Le personnage n'est donc pas seulement le reflet d'une personne singulière ; il est aussi l'image projetée d'une conception anthropologique comme des inquiétudes existentielles les plus intimes.

Comme toujours avec cet auteur, on observe qu'aucun des sujets particuliers traités par lui, qu'il s'agisse du personnage ou de tout autre, ne saurait s'épuiser dans un seul exercice achevé de pensée et de discours, dans un seul texte, quand bien même il aurait connu plusieurs réincarnations. Ainsi, la reproduction incessante des mêmes propos, la gestation en boucle, pendant quarante ans, de l'*opus magnum* sur la religion, par exemple, ou encore cette possibilité qu'il voit de rendre compte d'une vie de travail en réunissant, pour les republier, des textes anciens dans ces *Mélanges de littérature et de politique* qui s'ouvrent sur la fameuse déclaration : « J'ai défendu quarante ans le même principe », tout cela nous renvoie à quelque chose qui est de l'ordre de l'obsession chez Constant : l'aspiration à une cohérence qui se refuse à sa propre mobilité, le rêve d'une œuvre pleine et totale. D'où cette difficulté extrême à finaliser les projets d'ouvrages singuliers, distincts, traitant séparément des grands objets qui le préoccupent sans cesse. D'où l'absence d'un traité sur la littérature qui avait été prévu, mais qui s'est vite laissé envahir par une pensée tentaculaire, à la fois plurithématique et centripète, diffractée et concentrique. C'est pourquoi c'est finalement à l'appui d'autres ouvrages, depuis les *Principes de politique* jusqu'à *De la religion*, en passant par les *Journaux intimes* et la *Correspondance*, que l'on peut reconstituer ce qui tiendrait lieu de pensée cohérente sur la littérature. On y verrait s'articuler deux volets distincts, voire opposés, mais paradoxalement complémentaires : le premier tient à un examen de la pratique littéraire, des œuvres elles-mêmes, du statut et du rôle des auteurs sous l'optique des rapports qu'ils entretiennent *noïens volens* avec le

monde qui les entoure. L'article inachevé sur « La littérature dans ses rapports avec la liberté » serait particulièrement représentatif de ce volet si clairement arrimé au Groupe de Coppet et conforme à l'esprit qui s'exprime avec tant de vigueur dans *De la littérature dans ses rapports avec les institutions sociales*. Le deuxième volet serait, lui, beaucoup plus propre à Constant. Il inclurait tout ce qui résulte de ces propos occasionnels et lacunaires sur le personnage, derrière lesquels se profile une pensée toujours tentée par le repli, l'enfermement sur soi, se projetant alors vers une anthropologie de la subjectivité qui inspire l'essentiel du propos constantien sur la religion, mais qui se manifeste également à tous les détours de l'écriture intime et finalement chaque fois qu'il s'agit, pour Constant, de penser ou de représenter le sujet humain. La voie est ouverte ainsi vers une extension de la réflexion sur le personnage littéraire qui nous conduirait jusqu'à certains développements contemporains, par exemple sur la *persona* au théâtre, sur les conditionnements psychologiques de la construction et de la réception des personnages dans la fiction, sur les interactions entre personnages comme reflets de la relation pragmatique entre auteur et lecteur, etc.

Ainsi, le traité non écrit par Constant sur la littérature est un peu comme cette image de Dieu colportée aux plus belles heures de la scolastique : une sphère dont le centre est partout et la circonférence nulle part<sup>27</sup>. Mais peut-être que c'est finalement dans l'unique roman de notre auteur polymorphe que l'essentiel de ce traité insaisissable se trouve figuré. Dans le personnage d'Adolphe qui détruit et se détruit, faute de savoir être au monde, en face de Corinne, qui meurt tuée par le monde pour lui avoir tout donné. C'est donc bien entre société et subjectivité, entre institutions et

<sup>27</sup> On peut renvoyer aux réflexions sur cette définition donnée par Georges Poulet (par ailleurs profond lecteur de Constant) dans *Les Métamorphoses du cercle*, Paris, Flammarion, 1961, p. 25 sq.



personnage, que se déploie l'espace du littéraire pensé dans ces lieux au temps de leur plus grand éclat, au sein du Groupe de Coppet.

Maria Pia CASALENA\*

L'HISTOIRE À L'OMBRE DE COPPET ET DE LA  
TOSCANE :  
LA DÉCOUVERTE DE L'INDIVIDU ET LA MARCHÉ  
DES NATIONS D'APRÈS J.C.L SIMONDE DE  
SISMONDI

*Un historien éminent et un modèle classique*

En 1809, lorsque Sismondi commença à rédiger les articles pour la *Biographie Universelle ancienne et moderne* des frères Michaud, il était déjà un historien confirmé. Les premiers volumes de son *Histoire des Républiques italiennes au Moyen-Âge* avaient été publiés par l'éditeur suisse Gessner. Sismondi commençait par conséquent à acquérir la renommée d'éminent narrateur de l'époque de l'Italie des *comuni*.

Pourtant les Michaud ne demandèrent pas simplement à Sismondi d'enlever ses articles biographiques de cette œuvre. Fruit de la rencontre de figures qui allaient du légitimisme catholique au libéralisme graduel, la *Biographie Universelle* se proposait en réalité de réécrire l'histoire de l'humanité en englobant deux nouvelles catégories, la révolution et la nation, et en les considérant comme l'ensemble des évolutions d'une histoire progressive où il devait y avoir un espace pour les champions du catholicisme comme pour les mentors de la Contre-révolution. Il s'agissait donc de regarder l'histoire de l'humanité comme une histoire progressive, mais en même temps plurielle. Tel était le but éducatif confié à la *Biographie*